

—Vous êtes donc bien malheureux ?

—Très malheureux ! Je suis innocent... J'ai été condamné par erreur... J'ai laissé en France ma femme et mes enfants... Je veux les revoir à tout prix.

—Vous n'en prenez pas le chemin, grommela le cavalier. Enfin, c'est votre affaire... Ça ne me regarde pas... Suivez-moi, dans un quart d'heure nous arriverons au paddock. Je vous donnerai des provisions pour trois ou quatre jours.

—Ah ! monsieur, soyez béni ! dit Jordanet en pleurant.

Le rude cavalier était sans doute inaccessible à ces sortes de faiblesses, car en voyant ces larmes il haussa les épaules.

Il rassembla son cheval et partit, ses deux chiens gambadant autour de lui.

L'immense troupeau ondulait dans la plaine, et parfois, lorsqu'il y avait des retardataires, le gardien faisait un signe aux chiens et ceux-ci partaient à toute vitesse.

Un quart d'heure s'écoula. Jordanet suivait péniblement, les pieds gonflés. Le gardien descendit de cheval, entra dans sa case et en revint avec un sac rempli de provisions de toutes sortes : viande séchée ou boucanée, fruits, pain, même du vin et un flacon d'eau-de-vie.

—En voilà pour plusieurs jours, dit-il, et sa voix était toujours aussi dure, et le ton n'en était pas moins brutal, tâchez de faire de l'économie là-dessus. Vous en aurez besoin.

Et comme Jordanet voulait remercier encore :

—Ne me remerciez pas. Je suis un déporté comme vous. J'ai fait mes vingt ans. Aujourd'hui je travaille. La vie que je mène est dure, mais elle me plaît. Je suis heureux.

Au moment où Jordanet partit, le gardien lui dit :

—Vous pourrez vous recommander de ma part à tous les gardiens de bœufs, si vous en rencontrez. Je m'appelle Léon Mortier.

Puis, sans plus se soucier de Jordanet, il lui tourna le dos. Alors, le pauvre homme reprit son triste calvaire. Grâce à Léon Mortier, il était, du moins, tranquille pour plusieurs jours. De chemin, il n'avait pas voulu lui en demander. Il allait de l'avant, au hasard, gagnant les forêts, s'en remettant à Dieu du soin de le protéger.

Le lendemain et le surlendemain de la rencontre de Léon Mortier se passèrent sans encombre. Il vit quelques indigènes qui le regardèrent avec curiosité. Il remarqua même qu'il était suivi pendant toute une journée et il s'attendait, pour le soir, à quelque fâcheuse surprise, au moment où, brisé de fatigue, il s'endormirait profondément.

Il se trompait. La nuit fut calme. Les indigènes s'étaient éloignés, sans lui avoir adressé la parole.

Si peu qu'il mangeât, les provisions du gardien de bœufs s'épuisaient rapidement. Il les faisait durer, en abattant des fruits, lorsque l'occasion s'en présentait.

Cependant, il avait beau faire. Bientôt il en fut au dernier morceau de pain dur, à la dernière bouchée de viande séchée. Désormais il allait être bien vraiment à la merci du hasard.

Trois jours s'écoulèrent encore. Le dernier jour, il avait été obligé de le passer auprès d'une mare où il avait baigné ses pieds meurtris. Il était dans l'impossibilité absolue d'aller plus loin. Il perdait peu à peu la notion exacte de ce qu'il voulait, de l'endroit où il se trouvait.

La connaissance s'en allait, son cerveau s'alourdissait étrangement ; il s'évanouit auprès de la mare. Et les derniers mots qui sortirent de ses lèvres enfiévrées furent :

—Médéric ! venge-moi, Médéric !

XLVIII

Chez le Colon

Dans cette forêt aux arbres superbes, au milieu des broussailles couvertes de fleurs splendides, Jordanet serait mort, certes ; la mort le guettait de partout : la mort était dans le marais voisin, la mort était dans les arbres, la mort était dans la brousse. Perdu en ces bois, dans une parolle solitude, c'était fini de lui, lorsque la brousse s'entr'ouvrit tout à coup, laissant passage à un gaillard, carré des épaules, haut en couleur, dont la blouse de chasse était sanglée d'un ceinturon auquel pendait une cartouchière d'un côté, un revolver de l'autre.

Sur l'épaule, un fusil de chasse, à deux coups, élégant et solide. Un chien d'arrêt le précédait.

Il allait passer à côté de Jordanet sans le voir, lorsqu'il remarqua l'inquiétude de son compagnon qui flairait les broussailles. Croyant à quelque gibier, l'homme fit tomber son fusil dans ses mains, le doigt sur la détente. Mais, au même instant, il apercevait Jordanet. Il se rapprocha vivement.

—Un blanc ! quelque colon perdu dans la forêt !

Il se pencha. L'homme respirait. Le chasseur lui entr'ouvrit les dents et fit glisser le goulot de sa gourde qu'il souleva. Puis il attendit. Ce fut long. Jordanet ne bougeait pas.

—Cependant, murmura le chasseur, il n'est pas mort !

Il le redressa à demi, lui appuyant le dos contre un tronc de cocotier. Et comme frappé par ce visage, il se courba, jusqu'à le toucher, essayant de rappeler ses souvenirs.

—Mais, je le reconnais, je l'ai vu. Oh diable l'ai-je rencontré ?

Il se ressouvint sans doute, car il se frappa le front.

—Le forçat Jordanet que j'ai retiré de l'eau, à bord de la " Danaï " !

Le chasseur n'était autre que l'émigrant qui s'était jeté si courageusement à la mer pour sauver ce désespéré. Il s'appelait Denis Mortefert.

—Le malheureux n'a pas pu dormir sur la " Danaï ", il a voulu s'évader ! Je ne puis pas le laisser là... certainement, demain, il serait mort.

Jordanet fit un mouvement. Il rouvrit les yeux. Il regarda Mortefert, mais sans le reconnaître, vaguement, sans même le voir. Et ses yeux se refermèrent.

—Je parie que ce pauvre homme meurt de faim !

Une seconde fois il se servit de sa gourde. Un peu de sang revint aux lèvres décolorées de Jordanet.

—C'est cela, je m'en doutais, mais il faut être prudent.

Il retira sa gourde. Jordanet le regardait.

—Pouvez-vous vous lever, vous tenir debout, marcher avec mon aide ?

Jordanet ne parut ni comprendre ni entendre. Mortefert alors haussa les épaules.

—C'est bon, je vais chercher du secours... Tâchez de ne pas vous en aller ad patres avant que je sois revenu !

Et il disparut dans les arbres.

Une demi-heure se passa. Jordanet gardait les yeux grands ouverts, mais assurément il ne se rendait pas compte de ce qui se passait, du salut qui lui arrivait si miraculeusement. Denis Mortefert, lorsqu'il revint accompagné de deux indigènes, le retrouva dans la position où il l'avait laissé.

—Faites un brancard, dit-il aux Camyques, et transportez-le à la maison.

Ils obéirent. En quelques secondes, le brancard fut prêt et Jordanet placé sur leurs robustes épaules. Et d'un pacifique, semblant se jouer des branches entrelacées, des broussailles au milieu desquelles ils se coulaient comme des serpents, ils s'éloignèrent.

Une demi-heure après, le cortège traversait une vallée verte, cultivée, fertile, abritée des vents par les montagnes, sorte de vaste cirque entouré de monts boisés, au fond de laquelle, à demi disparue dans les arbres, se dressait une maison avec ses communs, ses hangars, ses remises, défendus par des pali-sules.

La maison principale se composait d'une solide charpente à l'épreuve de rafales — ces rafales si brutiques et si terribles qui dans l'île, on l'a vu plus haut, s'abattaient comme un déluge, débrisant tout sur leur passage dévastateur. Dans l'intérieur, de simples cloisons en planches divisaient la maison en chambres, avec un intervalle vide au milieu pour la salle à manger. Comme, naturellement, des tables massives, des tabourets, quelques bancs, une pendule, des armoires, des fusils, des outils de chasse — et de défense aussi — des lits avec leur moustiquaire, des chaises.

Jordanet fut couché dans un lit. Mortefert ne le quitta pas. Une secrète pitié l'attirait vers cet homme qu'une fois déjà il avait arraché à la mort, au suicide. Et le colon se disait dans sa foi robuste de solitaire :

—Evidemment, ce n'est pas le hasard seul qui l'a conduit auprès de moi de nouveau. Le hasard n'est pas aussi intelligent... Il y a une volonté supérieure qui veille sur cet homme.

Et s'adressant à un domestique blanc qui, debout dans la petite chambre, paraissait attendre des ordres :

—Charles, M. de Kérunion est-il rentré ?

—Non, monsieur, mais il n'est pas loin. Je l'ai aperçu tout à l'heure se dirigeant vers l'entrée du paddock.

—Allez le prévenir, et dites-lui ce qui vient de se passer.

L'homme partit.

Deux mots d'explication : M. de Kérunion, que nous avons vu à la banque Savenay le jour du crime, et qui passa en cour d'assises avec Jordanet, n'avait pas voulu supporter le scandale inattendu qu'avait fait, autour de son nom, l'accusation de meurtre relevée contre lui. Denis Mortefert partit à cette époque pour la Calédonie. Kérunion le connaissait. Ils avaient été soldats dans le même régiment de mobiles en 1879, et tous deux blessés dans la même journée, à Coulmiers. Le gentilhomme dit au paysan :

—Vous pouvez disposer de toute ma fortune, qui est mince, je lo reconnais ; allez ! cherchez des terrains ; associez-vous, et puisque ie ne peux plus vivre en France, là-bas nous serons le ureux.

Mortefert était parti. Si trois mois après, M. de Kérunion l'avait